

# \* L'enquête ouvrière sur les centres d'appels de 1999 : une démarche toujours actuelle !

*Interviewé par le collectif «Notes from below<sup>1</sup>», l'un des membres de Angry Workers of the World<sup>2</sup> réfléchit avec ces camarades sur les enquêtes ouvrières dans les centres d'appels<sup>3</sup> durant les difficiles années 1990. Cela ne nous rajeunit pas, mais l'expérience nous semble encore être pertinente aujourd'hui...*

( <https://notesfrombelow.org/article/interview-kolinko-collective> )

## \* Pourquoi avez-vous décidé de lancer le projet d'enquête ouvrière et de recherche militante et choisi les centres d'appels ?

Trois aspects méritent d'être mentionnés: les limites de la gauche radicale et notre tentative de reconnecter la politique révolutionnaire à la lutte de classe ; les expériences d'enquête militante – ou de *conricerca*<sup>4</sup> – en tant qu'outil utile pour le faire ; et les centres d'appels comme nouveaux lieux de concentration ouvrière et de luttes potentielles.

Au cours des années 1990, la gauche radicale en Allemagne s'est intégrée dans le courant idéologique dominant en adoptant son mépris pour la classe ouvrière. Son objectif était de construire des alliances «démocratiques» antifascistes et d'acquérir une haute stature morale en tant qu'«anti-Deutsch<sup>5</sup>». Le«post-modernisme», le«post-industrialisme» et les politiques identitaires ont servi à faciliter cette intégration sur le plan idéologique. Quelques groupes, au sein de l'ex-gauche favorable à l'autonomie, ont tenté de se rattacher à la réalité sociale, mais ils l'ont fait en régurgitant la «question sociale» d'une

---

<sup>1</sup> <https://notesfrombelow.org/>

<sup>2</sup> En dehors des textes publiés dans ce numéro, on pourra lire en français la présentation du journal *Workers Wild West* (<http://mondialisme.org/spip.php?article2232> ) et un texte théorique : « Insurrection et production » <http://mondialisme.org/spip.php?article2571>

<sup>3</sup> Sur les centres d'appel on pourra lire cet article universitaire mais utile de Michel Pigenet [https://www.persee.fr/doc/mat\\_0769-3206\\_2005\\_num\\_79\\_1\\_1034](https://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_2005_num_79_1_1034). Et sur l'expérience du groupe Kolinko, plusieurs textes ont été traduits en français :

– <http://www.mondialisme.org/spip.php?article353> «Une enquête militante : l'expérience dans les centres d'appels»

– «La composition de classe» <http://www.mondialisme.org/spip.php?article128>

– «Nous avons les moyens de vous faire parler. Compte-rendu de *Hotlines : Call Centre ; Inquiry, Communism*, Kolinko, 2002» <https://libcom.org/library/nous-avons-les-moyens-de-vous-faire-parler-compte-rendu-de-hotlines-call-centre-inquiry->

sans compter le livre en anglais *Hotlines : Call Centre ; Inquiry, Communism* <https://libcom.org/library/hotlines-call-centre-inquiry-communism>

<sup>4</sup> Cf. la note sur la co-recherche à la fin de cette interview (*NdT*).

<sup>5</sup> Littéralement «anti-Allemand». Courant politique résolument hostile au nationalisme, né à l'extrême gauche mais dont la majeure partie des idéologues a évolué à droite, soutenant les interventions impérialistes (Afghanistan, Irak) et la politique de l'Etat d'Israël. Il n'existe pas à ma connaissance d'articles ou de livres en français honnêtes sur ce courant. La revue trotsko-stalino-identitario-postmoderne *Période* y a consacré un article de Selim Nadi (<http://revueperiode.net/antideutsch-sionisme-antifascisme-et-antinationalisme-dans-la-gauche-radicale-allemande/> ) qui dissimule sciemment le caractère positif de la critique initiale du nationalisme allemand et de l'antisémitisme de gauche (*NdT*).

manière paternaliste et libérale : les travailleurs divisés étaient censés se rassembler autour de revendications transitoires comme le revenu garanti, les droits universels ou le municipalisme électoral. La plupart des groupes entretenaient un rapport externe et schématique avec la réalité de classe.

L'enquête ouvrière a été pour nous le premier pas pour refonder la politique révolutionnaire. Il ne s'agissait pas d'une démarche sociologique, mais d'une tentative expérimentale de rétablir une relation productive entre les révolutionnaires et l'auto-organisation des travailleurs. Nous voulions comprendre les conditions particulières actuelles afin de pouvoir trouver et présenter une perspective politique et proposer des étapes qui transcendent le lieu de travail ou un secteur particulier.

Certains d'entre nous discutaient déjà depuis un certain temps de l'histoire d'un courant marxiste (l'opéraïsme) et de ses instruments d'analyse et trouvaient que l'enquête ouvrière (la *conricerca*, ou «co-recherche») était une bonne méthode pour comprendre la situation de la classe ouvrière et intervenir dans ses luttes. Après avoir mené plusieurs enquêtes ouvrières, par exemple sur des chantiers de construction, nous avons acquis une certaine expérience. À l'époque, quelques-uns d'entre nous étaient au chômage et nous avons cherché quels boulots pourraient nous permettre de lancer une enquête collective. Les centres d'appels se multipliaient dans notre région à l'époque (la Ruhr), durant la seconde moitié des années 90, alors nous avons choisi de nous y faire embaucher.

Nous nous sommes également concentrés sur les centres d'appels, parce qu'ils constituaient un nouveau moyen d'organiser le travail de bureau : tout d'abord, les centres d'appels ont supprimé les anciennes compétences et les qualifications des employés, des cols blancs, et les ont redistribuées parmi un plus grand nombre de travailleurs plutôt «non qualifiés» qui étaient moins susceptibles de développer une «fierté professionnelle» ou d'autres formes d'étroitesse d'esprit fondée sur une qualification ; de plus, les centres d'appels ont reconcentré une partie de la main-d'œuvre, en regroupant des centaines de travailleurs sous un même toit, à un moment où le discours dominant affirmait que les ordinateurs et Internet conduiraient inévitablement à ce que les individus travaillent de façon isolée, chacun chez soi ; enfin, les centres d'appels socialisaient et connectaient le travail au-delà des frontières. Nous avons été témoins d'expériences similaires de travail et d'exploitation parmi une main-d'œuvre en grande partie jeune, où les genres se mélangeaient, dans le monde entier. Cela nous a laissé espérer des échanges et une solidarité organiques au-delà des frontières, même si nous pouvions déjà voir le rôle problématique joué par les syndicats «nationaux».

Dès le début, nous avons également été témoins de premiers signes de résistance, notamment de grèves parmi les travailleurs des centres d'appels dans le secteur bancaire. Nous voulions comprendre ces développements et intervenir – étant un collectif d'une dizaine de personnes, nous avons choisi de limiter nos efforts à un seul secteur économique afin d'éviter de dépasser nos capacités. La plupart d'entre nous ont donc trouvé un emploi dans des centres d'appels.

**\* Comment décrirais-tu la méthode de l'enquête ouvrière que vous avez utilisée ? Peux-tu nous en dire un peu plus sur les questionnaires<sup>6</sup> et les tracts ?**

Les questionnaires étaient avant tout une ligne directrice pour nos propres discussions et nos rapports sur notre travail. Nous avons seulement interrogé des collègues et des amis proches – nous n'avons pas cherché à mener des enquêtes de masse. Cela ne signifie pas pour autant que les questionnaires ne pouvaient pas et puissent pas encore être utilisés de façon beaucoup plus large.

---

<sup>6</sup> On trouvera une traduction adaptée de ces questionnaires : «Kolinko : Trois questionnaires sur les conditions de travail et les luttes» <http://www.mondialisme.org/spip.php?article484> ainsi qu'une «Proposition de questionnaire sur les récentes grèves et luttes étudiantes (ou lycéennes)» écrite au moment des luttes de 2006 <http://www.mondialisme.org/spip.php?article659> et inspirée par ces mêmes questionnaires. Une douzaine d'étudiants, que je connaissais déjà pour la plupart, y avaient d'ailleurs répondu et leurs témoignages avaient été publiés dans le numéro 16/17 la revue et sur le site (*NdT*).

Les tracts concernaient principalement des problèmes concrets dans des centres d'appels particuliers. Ils ont créé pas mal de remous. Les quatre numéros des journaux que nous avons publiés sur les centres d'appels étaient assez didactiques: nous avons décidé de traiter quatre problèmes principaux concernant l'exploitation: la prolongation de la journée de travail ; l'intensification du travail ; le mythe de la qualité et la réalité de l'aliénation ; et la lutte contre les patrons et le problème de la représentation (syndicale). Nous avons essayé de relier ces sujets généraux à la réalité concrète des centres d'appels. Nous avons également ajouté des reportages et des récits, mais le cadre thématique était plutôt rigide.

Avec le recul, nous aurions pu présenter le journal davantage comme un journal ouvert pour l'échange d'informations entre les agents des centres d'appels, ce qui aurait pu encourager plus de gens à nous envoyer des textes, des informations ou à s'impliquer. Notre propre expérience à cet égard était fragmentaire: nous avons déjà participé à divers bulletins d'informations ou à des tracts en direction des travailleurs, principalement dans le cadre du collectif de Wildcat<sup>7</sup> en Allemagne, mais nous n'avions pas vraiment l'expérience de publier des bulletins ou des tracts régulièrement et d'organiser des gens autour d'eux. Néanmoins, il était intéressant de voir comment nos collègues utilisaient le bulletin car c'était une source d'information et cela déclenchait des discussions sur les conditions de travail. Comme nous n'avions pas l'intention de créer une organisation, nous ne l'avons pas publié pendant une longue période. Si nous avions adopté cette démarche, un tel journal aurait peut-être rassemblé plus de militants ouvriers ou de travailleurs qui voulaient «faire quelque chose».

**\* Le contexte de l'enquête pourrait être décrit comme «froid», en l'absence de lutte ouverte. Quels sont les défis ou les opportunités liés à une telle enquête, plutôt qu'à un contexte «chaud» (ou au moins «plus chaud») ?**

Quelques conflits avaient eu lieu dans les centres d'appels de notre région – je peux dire que le climat social était au moins «tiède». Mais notre approche à l'époque était la suivante: nous ne pouvons pas «lancer» des luttes, alors nageons avec le courant et apprenons. À l'époque, nous ne nous considérions pas comme des «organisateurs» et, avec le recul, nous aurions peut-être dû essayer une forme plus active d'intervention et d'organisation. Cependant, s'il n'y a pas de lutte – ou si, au moins, une colère profondément enracinée parmi les travailleurs ne se manifeste pas –, toute forme d'organisation aura des effets limités.

**\* Penses-tu qu'il existe une tension entre la recherche et l'organisation (ou l'intervention) dans un projet comme celui-ci ? Comment ce problème peut-il être résolu ?**

En général, si la recherche est effectuée par les travailleurs eux-mêmes, il n'existe pas de tension entre recherche et organisation – la recherche est une condition préalable permanente et un effort d'organisation en soi. La tension existe si des chercheurs extérieurs mus par des objectifs spécifiques – par exemple, des universitaires ou des représentants d'organisations (syndicales) – défendent des intérêts distincts de ceux des travailleurs.

Nous ne voulions absolument pas nous mêler aux syndicats traditionnels ni endosser la camisole de force juridique des conseils d'entreprise<sup>8</sup>. Et le syndicalisme «de base» était beaucoup moins répandu qu'aujourd'hui. Les seuls efforts sérieux à cet égard dont nous avons été témoins ont été effectués par des syndicats de base en Italie. Nous aurions pu essayer de formaliser davantage nos efforts et de nous

---

<sup>7</sup> Site en allemand <https://www.wildcat-www.de/> avec quelques textes en français <https://www.wildcat-www.de/fr/frindex.htm> et surtout en anglais <https://www.wildcat-www.de/en/eindex.htm>

<sup>8</sup> Les conseils d'entreprise (en allemand *Betriebsrat*) ont été créés en 1920, durant la République de Weimar. Ils ressemblent un peu aux comités d'entreprise en France, mais il faut souligner qu'en Allemagne il n'y a pas de délégués du personnel. Le conseil d'entreprise peut être créé dans une boîte de 5 salariés à l'initiative des travailleurs et les apprentis sont pris en compte dans les effectifs. Trois salariés doivent convoquer une assemblée générale et organiser les élections. Le conseil d'entreprise ne reçoit pas de subventions du patron et n'a pas à prendre en charge les œuvres sociales comme en France. En théorie, le conseil d'entreprise est chargé de vérifier que le patron respecte le droit du travail, l'égalité hommes-femmes, l'intégration des étrangers et des handicapés et les conventions collectives. Il peut formuler des propositions au patron mais toujours en veillant à respecter les intérêts de l'entreprise et des travailleurs, en clair dans un esprit de collaboration de classe. (*NdT*)

présenter comme une «organisation de travailleurs des centres d'appels», mais dans la plupart des situations cela aurait été artificiel. Nous cherchions surtout à nouer des liens de confiance et à créer des réseaux informels entre collègues, et nous nous sommes concentrés sur ces deux tâches.

**\* Dans le collectif *Notes from below*, nous analysons la composition de classe dans ses trois dimensions : technique, politique et socialement intégratrice. Nous définissons la composition sociale comme l'organisation matérielle spécifique des travailleurs dans une société de classes à travers les rapports sociaux de consommation et de reproduction. Avez-vous pris en compte cet aspect lors de vos enquêtes dans les centres d'appels ?**

La «composition sociale», en dehors des lieux de travail et de leurs antagonismes sociaux, peut être très individualiste ou séparatrice, en particulier lorsqu'il s'agit de concepts tels que les «consommateurs» ou les «citoyens». Néanmoins, nous devons organiser une lutte dans ce que l'on pourrait appeler la «sphère prolétarienne» : les organisations de locataires, l'auto-éducation des travailleurs et les luttes des salariées contre le sexisme.

Dans des villes comme Berlin, beaucoup de travailleurs de salariés des centres d'appels étaient d'origine étudiante – et tout effort d'organisation devait tenir compte de cette double existence et en révéler le potentiel en développant une dynamique entre les luttes dans les facs et sur les lieux de travail. Dans la région de la Ruhr où nous vivions, les employés des centres d'appels étaient socialement plus mélangés, avec des étudiants, des travailleurs qui avaient déjà occupé un autre emploi de bureau et d'anciens ouvriers de l'industrie. Peut-être aurions-nous pu nous tenir compte davantage de l'expérience professionnelle antérieure de certains de nos collègues et nous demander s'ils avaient toujours des contacts et des formes d'engagement dans les mondes plus traditionnels du travail et des luttes. Nous n'avons pas su non plus prendre en compte la façon dont nos collègues mères célibataires organisaient leur vie après le travail.

Néanmoins, notre proposition (qui figure à la fin du livre *Hotlines : Call, centre, Inquiry, Communism*, 2002) de former des «cercles prolétariens» tenait compte du fait que l'organisation de la classe ouvrière devrait englober toutes les questions de la vie, des modalités d'organisation de notre existence quotidienne jusqu'à la manière dont nous faisons face à la maladie ou à la vieillesse. Au moment de l'enquête sur les centres d'appels, nous n'avions tout simplement pas la capacité de nous engager dans des structures parallèles d'activités sur le lieu de travail et des «réseaux de solidarité».

**\* Votre livre prend une tonalité très autocritique à certains moments, quand vous expliquez ce qui a fonctionné et n'a pas fonctionné. Pourrais-tu nous en dire un peu plus sur ce que vous avez appris durant cette expérience ?**

L'autocritique et la capacité de se servir des critiques venant d'autres personnes sont une condition préalable si l'on veut progresser. Évidemment, nous avons essayé beaucoup de choses et commis des erreurs, mais nous ne voulions pas présenter notre activité comme la meilleure solution pour tout, et nous ne considérions pas que la lutte des travailleurs des centres d'appels était la lutte principale ou que sa composition de classe était essentielle. Néanmoins, nous avons également été attaqués à l'époque par des groupes qui considéraient que nous avions franchi une frontière politique sacrée: on nous a reproché tantôt de trop « intervenir » tantôt de ne pas avoir « organisé » assez, selon le dogme politique défendu par nos critiques.

En ce qui concerne les centres d'appels, nous avons appris que, même s'ils emploient souvent des centaines de travailleurs, cela ne les transforme pas pour autant en usines. Le manque de coopération matérielle entre les travailleurs des centres d'appels explique peut-être que nous n'avons pas vu émerger le pouvoir et la confiance des travailleurs en leur pouvoir. Avec le recul, nous aurions peut-être dû être plus affirmatifs en proposant des structures organisationnelles, comme une réunion des travailleurs des centres d'appels au niveau de notre région ou la constitution d'un groupe au-delà du simple lieu de travail – ou, du moins, nous aurions dû tenter de le faire. D'un autre côté, nous n'étions pas assez forts en tant que groupe, au niveau du nombre de membres actifs, pour nous engager davantage dans d'autres luttes dans la région à l'époque, comme celle des travailleurs de General Motors. Pendant l'enquête sur les centres d'appels, nous étions très occupés par le travail salarié et les activités politiques et n'avions pas beaucoup d'énergie pour en faire plus.

**\* Dans votre livre, vous proposez aux noyaux révolutionnaires d'entreprendre des enquêtes, afin éventuellement d'organiser des échanges d'expériences. Cela a-t-il eu des résultats ?**

L'enquête nous a mis en contact avec différents groupes en Europe et a facilité la mise en place de réunions estivales régulières de militants aux vues assez similaires depuis le début des années 2000. Notre enquête n'a déclenché aucun mouvement plus vaste, mais elle semble avoir inspiré différents groupes dans divers pays qui souhaitaient débattre et s'intéresser à la question de l'enquête ouvrière. Même aujourd'hui, environ vingt ans plus tard, on nous pose encore des questions à ce sujet, et notre livre sur les centres d'appels est utilisé à titre d'exemple. Il était également important d'analyser dans cet ouvrage les principales expériences et les principaux résultats de notre activité, ce que de nombreux groupes n'arrivent jamais à faire après une intervention. Le livre a même été republié quelques années plus tard avec une nouvelle préface en Inde, et certains étudiants ont mené des enquêtes ouvrières à petite échelle dans le secteur local des centres d'appels<sup>9</sup>.

Ce que nous n'avons probablement pas suffisamment expliqué, c'est qu'une telle enquête n'était pas «un projet» (en effet, beaucoup de groupes de gauche lancent des «projets», parfois de manière tout à fait aléatoire), mais un pas en avant vers la création d'une organisation de classe fondée sur une certaine compréhension politique et une attitude morale. Nous espérons qu'avec l'expérience et en nouant de nouveaux contacts avec des camarades en Europe, nous pourrions contribuer à regrouper les éléments de la gauche qui défendent une perspective fondée sur la lutte de classe. À cette fin, nous avons publié le bulletin d'information *prol-position*<sup>10</sup>, qui contenait des articles et des traductions sur les luttes des travailleurs au-delà des frontières sectorielles.

Cependant, ni les réunions d'été ni ce bulletin n'ont réussi à briser les trois principaux obstacles qui divisent le milieu révolutionnaire: le fait que les militants travaillent de plus en plus dans les milieux universitaires et ceux de la petite bourgeoisie salariée<sup>11</sup>; la passivité ou la distance adoptée à l'égard des luttes ouvrières de certains groupes qui craignent de «contaminer» le prolétariat; et enfin l'attitude formaliste qui essaie de pousser les travailleurs en lutte à entrer dans des structures organisationnelles toutes faites, mais n'analyse pas les nouvelles possibilités qu'offre le processus de production pour leur organisation.

**\* Comment la composition de classe a-t-elle changé depuis la publication de votre livre ? Si vous deviez lancer un projet d'enquête ouvrière aujourd'hui, où chercheriez-vous un emploi ?**

Ce n'est pas un hasard si la plupart d'entre nous travaillent dans la logistique (ou autour de cette branche) : en tant que salariés dans des aéroports, des entrepôts, dans la livraison, ou si nous soutenons les efforts d'organisation des travailleurs chez Amazon. Les luttes des travailleurs dans les entrepôts en Italie et dans d'autres régions ont montré que le processus de reconcentration des chaînes modernes d'approvisionnement et de distribution fournit une structure matérielle qui devrait permettre la réémergence du pouvoir collectif des travailleurs. Nous avons donc proposé et commencé des enquêtes au sein des salariés de la logistique en collaboration notamment avec des camarades de *Wildcat* en Allemagne, d' *Angry Workers of the World* au Royaume-Uni et d' *Inicjatywa Pracownicza* (Initiative des travailleurs) en Pologne.

Nous devons rappeler que nous avons mené notre première enquête à la fin des années 1990 et au début des années 2000, donc avant le 11 septembre 2001, la «guerre contre le terrorisme» et la crise économique qui a éclaté en 2007 et 2008. Au moins trois choses ont changé depuis:

En premier lieu, avec la crise, l'intensification du travail a augmenté, tout comme la déqualification, le rythme d'exécution du travail et souvent aussi la surveillance et le contrôle. La logistique n'est qu'un exemple. La situation s'est aggravée dans de nombreuses branches, et cela va de pair avec une pression accrue de l'État-providence sur les travailleurs et un durcissement des politiques migratoires.

Deuxièmement, la mondialisation renouvelée des guerres a facilité la possibilité de discuter du «système» avec les collègues, même si nous ne sommes pas d'accord sur ce qu'est ce système. C'était plus difficile dans les années 1990. Aujourd'hui, nos enquêtes deviennent nécessairement «politiques» et internationales, non seulement à cause du caractère mondial des industries et des migrations, mais également en raison de la dimension mondiale et politique de la crise. Par conséquent, il est plus important que jamais de tracer une ligne de démarcation claire entre, d'un côté, l'organisation de classe

---

<sup>9</sup> Cf. notamment <https://gurgaonworkersnews.wordpress.com/gurgaonworkersnews-no1/> (NdT).

<sup>10</sup> Le site *prol-position.net* et ses publications ne sont malheureusement plus disponibles (NdT).

<sup>11</sup> En anglais, l'auteur utilise le mot *professional* qui désigne à la fois les ingénieurs, les cadres et les professions libérales (NdT).

des travailleurs et, de l'autre, les efforts visant à compromettre leur indépendance par des expériences parlementaires, de l'autre. La gauche court le risque de reproduire la division (périmée) entre «le syndicalisme honnête» pour les luttes économiques et le «parti parlementaire» pour les luttes politiques. Organiser des enquêtes ouvrières aujourd'hui signifie créer des organisations capables de dévoiler les liens mondiaux entre les luttes de classe quotidiennes qui vont au-delà des limites de plus en plus fragiles imposées par le système actuel – comme, entre autres, les frontières étatiques, les politiques monétaires, la famille nucléaire et le système parlementaire.

Troisièmement, nous avons assisté à une vague mondiale de luttes à la fin des années 2000 et au début des années 2010, pas seulement les «occupations de places», mais de nombreuses grèves et même des vagues de grève dans différentes régions du monde, y compris dans les pays du Sud. Cela nous a donné au moins une idée de ce qui pourrait être possible si ces luttes se combinaient et étaient stimulées par une volonté et une impulsion révolutionnaires similaires à celles de la fin des années soixante. Parallèlement, nous avons également assisté à une série de luttes ouvrières, à des affrontements quotidiens plus modestes ainsi qu'à des grèves sauvages organisées et à des grèves dirigées par des syndicats dans divers secteurs en Europe. Par exemple, dans les aéroports allemands, toutes les catégories professionnelles ont été mobilisées (agents d'entretien, pilotes, hôtesses de l'air, stewards, agents de sécurité) au sein des différentes entreprises impliquées dans des grèves au cours des dix dernières années. Et les conditions de travail sont devenues si mauvaises que de nombreux travailleurs recherchent des solutions alternatives.

Il semble donc que le moment soit propice pour participer à ces luttes par le biais d'enquêtes ouvrières – une période certainement meilleure et plus prometteuse que celle de la fin des années 1990.

\*\*\*

#### \* **Qu'est-ce que la co-recherche (*conricerca*) ?**

Selon Andrea Cavazzini, « *la conricerca a été le fruit d'une élaboration collective qui s'est faite à partir de l'époque de la déstalinisation dans le cadre du militantisme hérétique et minoritaire d'après-guerre, en particulier de la part de figures appartenant à la gauche du Parti socialiste (PSI) et à certains courants parfois improprement définis comme bordiguistes, mais qu'il faudrait plus correctement qualifier de « communistes internationalistes » ou « léninistes de gauche », issus des minorités de gauche de la Troisième Internationale d'avant la glaciation stalinienne. La figure centrale de cette dernière lignée est Danilo Montaldi (1929-1975), militant opérant dans le Nord de l'Italie, dont fut proche politiquement le jeune Romano Alquati (1935-2010), membre des Quaderni Rossi et cofondateur de Classe operaia, ce dernier étant considéré souvent comme l'inventeur de la conricerca – ce qui est faux, [...], bien qu'il ait été celui qui en a inscrit systématiquement la pratique dans l'analyse de la grande usine capitaliste-avancée en produisant les premières enquêtes sociologiques à propos du système FIAT, la grande « institution totale » fordiste turinoise. [...] Alquati lui-même attribue l'invention de la conricerca à des travaux menés par Montaldi et par des théoriciens-militants indépendants tels Roberto Guiducci et Alessandro Pizzorno (qui se rapprocheront du réformisme du PS de Pietro Nenni après la déstalinisation), remontant aux années 1956-1957. [...] » Toute une évolution se dessine parmi les jeunes socialistes ou communistes et chrétiens de gauche qui veulent contester « le marxisme sclérosé hérité de la Guerre froide ». C'est ainsi qu'on passera de la *conricerca* à l'idée de la « centralité ouvrière ». (Cf. Andrea Cavazzini, « Aux origines de l'enquête ouvrière : *conricerca* et ligne de classe en Italie dans les années 1950-1960 », <https://orbi.uliege.be/handle/2268/112282> .)*

La «co-recherche» est ainsi définie par Romano Alquati (1935-2010):

«*Il y a ce mot suggestif qui frappe l'imagination: des chercheurs militants en sciences sociales commencent à travailler, sur un pied d'égalité, avec ceux qui auparavant étaient seulement l'objet d'interviews ; généralement, une fois l'entretien terminé, l'intéressé ignorait tout de l'utilisation de son témoignage [...]. La co-recherche ne se concentrait pas sur une étude de la qualification professionnelle ou des compétences d'un métier ; elle impliquait des ouvriers (et des employés, des techniciens et des ingénieurs) dans un travail systématique portant sur l'ensemble de la survie des travailleurs, de leurs*

*conflits et de leurs luttes, à égalité avec les intellectuels et les chercheurs "extérieurs" de ce secteur d'activité. Ces derniers "s'implantaient" un peu dans ce secteur, même si parfois il s'agissait d'un travail extérieur à l'entreprise, à commencer par leur travail d'auto-reproduction. Nous avons donc déjà imaginé une conception du travail différente de celle de l'art-de-faire et, plus encore, de la production manuelle, concrète. Cette relation et cet échange étaient également formateurs. Ils nous amenaient à formuler explicitement des hypothèses politiques sur les liens entre la lutte et la théorie, ainsi mise à l'épreuve, de telle sorte que la connaissance mobilisatrice transformait également le travailleur en un militant particulier (pas seulement idéologique...). Cette connaissance faisait mûrir le militant et parfois même intensifiait la lutte, jusqu'à ce que le militant travaille lui-même avec un co-chercheur, et arrive à en entraîner d'autres, comme nous le faisons avec d'autres jeunes apprentis. Ensuite, les co-chercheurs militants établissaient des liens entre eux (par exemple en contribuant à créer des bulletins centrés sur une usine ou plus généralement destinés aux travailleurs, voire en rejoignant des bulletins déjà existants) dans un certain réseau, tantôt dans des rencontres personnelles tantôt au téléphone.»*